

The Last Black Man in San Francisco

Rêveurs de villes

Julie Vaillancourt

Numéro 320, octobre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92672ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaillancourt, J. (2019). Compte rendu de [The Last Black Man in San Francisco : rêveurs de villes]. *Séquences : la revue de cinéma*, (320), 14–15.



The Last Black Man in San Francisco

Rêveurs de villes JULIE VAILLANCOURT

« On désire marcher avec les deux protagonistes sous le soleil de la Californie et admirer l'architecture de ces célèbres maisons victoriennes de San Francisco. Joe Talbot est un Sanfranciscain de cinquième génération et le regard qu'il porte sur sa ville natale est un hommage éloquent. »

L'aventure de *The Last Black Man in San Francisco* débute sur la plateforme de sociofinancement Kickstarter, en 2015, alors que le réalisateur Joe Talbot désire raconter l'histoire autobiographique de Jimmie Fails, acteur du film. Les deux amis d'enfance arriveront à rallier 1447 contributeurs pour la modique somme de 77318\$. Qu'à cela ne tienne, cette histoire d'un jeune homme afro-américain qui désire reprendre la splendide propriété jadis bâtie par son grand-père, à San Francisco, verra le jour grâce au Sundance Institute Film Program. C'est ainsi que Joe Talbot réalise son premier long métrage, puisqu'il avait préalablement réalisé le court *American Paradise* (2017) présenté au SXSW Film Festival et au Sundance Film Festival. Visiblement le chouchou de l'organisation qui l'a vu naître, *The Last Black Man in San Francisco* sera sélectionné en compétition officielle au Festival de Sundance, et notamment récipiendaire du prix de la meilleure réalisation, un hommage tout à fait mérité pour Joe Talbot qui manifeste, avec ce premier film, une maîtrise du médium digne des grands.

Ce qui est d'autant plus pertinent dans cette histoire, a priori très personnelle, est l'aspect collectif qui s'en dégage. *The Last Black Man in San Francisco* porte sur les villes, la façon dont elles évoluent et nous évoluons avec elles. Il met à jour également tout l'attachement qu'un individu peut avoir avec sa ville natale, par ses souvenirs, son patrimoine et la façon

dont elle est construite et entretenue par la population qui aime s'y retrouver. Sans conteste, *The Last Black Man in San Francisco* possède des similitudes avec l'oscarisé *Moonlight*, réalisé par Barry Jenkins en 2016. Outre la présence de protagonistes afro-américains, son caractère autobiographique et son besoin de mettre en scène les non-dits d'une histoire trop souvent occultée sont partagés par les deux films : *Moonlight* se base sur la pièce semi-autobiographique de Tarell Alvin McCraney. Aussi, cette odyssée mélancolique d'habitants en marge désirant trouver leur place et la garder est le fil d'Ariane qui unit les deux œuvres. Finalement, si les deux films offrent une signature visuelle remarquable, ils mettent tous deux en scène un pèlerinage. Dans *Moonlight*, Chiron est un Afro-Américain de Miami qui se bat contre son milieu et sa famille pour vivre son homosexualité, à trois périodes cruciales de sa vie : son pèlerinage sera intérieur. Idem pour Jimmie et Montgomery qui partent en pèlerinage dans San Francisco pour se rendre à cette demeure de rêve et s'imaginer une vie à laquelle ils n'ont pas accès, dans un quartier qui n'existe plus. En fin de compte, tant Jimmie que Chiron peinent à reprendre contact avec leurs racines pour continuer leur évolution vers leur quête.

Les premières images du film sont étranges, présentant pratiquement un regard apocalyptique. Dans la rue, un *preacher* scandé ses enseignements. De

—
Le désir de raconter l'histoire autobiographique de Jimmie Fails

l'autre côté de la rue, deux hommes l'écoutent. Puis, les ralentis, sous le soleil de la Californie, accompagnent la voix du *preacher* et la musique. Jimmie et Montgomery traversent la ville sur leur skateboard, alors qu'en arrière-plan, la vie des gens s'orchestre en *stop motion*. Planchistes, *squatters*, *preachers* et autres habitants en marge s'affairent dans la rue de la ville. À la fois intrigant, enivrant et fascinant, l'univers de ***The Last Black Man in San Francisco*** traduit par ces premières images, peut en dérouter certains. Néanmoins, l'atmosphère particulière et originale agit comme un mystérieux aimant. On désire marcher avec les deux protagonistes sous le soleil de la Californie et admirer l'architecture de ces célèbres maisons victoriennes de San Francisco. Joe Talbot est un Sanfranciscain de cinquième génération et le regard qu'il porte sur sa ville natale est un hommage éloquent. La direction photo, signée Adam Newport-Berra, est non seulement travaillée, mais empreinte de tendresse; la lumière caresse les visages des protagonistes, les façades des bâtiments. Puis, elle fait briller le Golden Gate. On ressent l'amour que porte le cinéaste pour sa ville à travers l'éloge du mouvement (des caméras), tel Wenders pour Berlin et *Pina* (2011). En ce sens, ***The Last Black Man in San Francisco*** est pratiquement une symphonie urbaine contemporaine, puisqu'à l'image de ce courant du cinéma documentaire, il met en scène la ville tel un acteur, dans lequel l'architecture est célébré par un poème audiovisuel. Bien qu'évoluant

dans une fiction, Jimmie envisage les citadins à l'image de ces *Rêveuses de villes* (2019, Joseph Hillel), ces architectes qui désirent voir les citadins vivre dans leurs constructions et non seulement les admirer comme des œuvres d'art inaccessibles.

Des symphonies urbaines à l'onirisme des villes, certaines images évoquent la peinture: ces magnifiques plans où l'homme mène sa barque sur l'eau, vers le Golden Gate et le soleil, avec cette légère brume, rappelle l'intention de la célèbre toile de Claude Monet *Impression, soleil levant* par l'expression des couleurs, de la lumière et des éléments, alliant aspect méditatif, beauté et nostalgie. D'ailleurs, Monet avait peint cette toile au port du Havre, ville de son enfance, choisissant un port, symbole de la révolution industrielle. Porter un regard adulte sur la ville de son enfance, son patrimoine culturel et architectural, avec toute la nostalgie et les changements industriels dont la ville est témoin au fil des ans... voilà ce dont traite ***The Last Black Man in San Francisco***. Nous pourrions évoquer d'autres œuvres picturales, notamment *The Scarlet Sunset* de William Turner, en raison de la vibrance des rouges et des orangés, évoquant les teintes du Golden Gate. Les comparaisons avec de telles œuvres démontrent l'attention portée à la composition des images et à la direction artistique. L'image porte ainsi la réflexion de la nostalgie et du patrimoine, en écho à l'odyssée intérieure vécue par Jimmie. ▲

LE DERNIER HOMME NOIR DE SAN FRANCISCO

—
Origine : États-Unis

Année : 2019

Durée : 2 h 01

Réal. : Joe Talbot

Scén. : Joe Talbot, Rob Richert, d'après l'histoire de Jimmie Fails et Joe Talbot

Images : Adam Newport-Berra

Mont. : David Marks

Mus. : Emile Mosseri

Dir. art. : Olivia Kanz

Son : Sage Bilderback, David C. Hughes, Dmitri Makarov

Int. : Jimmie Fails, Jonathan Majors (Montgomery Allen), Rob Morgan (James Fails Sr.), Tichina Arnold (Wanda Fails), Danny Glover (le grand-père de Montgomery)

Prod. : Dede Gardner, Jeremy Kleiner, Khaliah Neal, Christian Oh, Joe Talbot

Dist. : TVA Films

—
Reprendre contact avec ses racines

